

100
QUESTIONS/RÉPONSES



LA DÉCROISSANCE

Luc Mezza



La décroissance est un courant politique et social qui porte la conviction que la crise que nous traversons est celle de la société dans son ensemble. Selon ses partisans la poursuite indéfinie de la croissance économique atteint ses limites économiques, sociales et environnementales :

- la croissance économique, mesurée par le produit intérieur brut (PIB), n'est pas soutenable du fait des ressources limitées de la Terre. L'activité économique est dans l'incapacité de poursuivre son trend de croissance, contrainte par l'épuisement des ressources naturelles dont elle dépend. Elle est rendue de moins en moins rentable par la multiplication des effets externes négatifs qu'il lui faut compenser.
- la croissance économique compromet les équilibres de la biosphère. Les dégradations environnementales et le changement climatique liés à notre activité économique menacent les conditions de la vie sur la planète. Ces perturbations concernent en premier lieu les populations les plus pauvres, qui en sont pourtant les moins responsables et qui disposent de moins de moyens pour s'y adapter.
- la croissance économique ne permet d'atteindre ni le plein-emploi, ni la réduction des inégalités, ni le bien-être, disqualifiant sa capacité à générer le progrès humain.

Pour les adeptes de la décroissance nous ne pourrions trouver de solution avec un peu plus de progrès technique, de sobriété et de redistribution : nous nous sommes trompés de direction il faut donc bifurquer.

La course sans fin à la production ancrée au cœur des collectifs et des individus est le produit de structures institutionnelles, économiques et mentales. Il faut revoir les principes fondateurs des sociétés contemporaines qui deviennent dysfonctionnelles : dynamique de puissance nationale et régionale, mise en compétition généralisée, matérialisme exacerbé, individualisme. De nouvelles valeurs d'autonomie, de frugalité, de solidarité, d'égalité, de justice, de liberté et de démocratie participative doivent guider l'élaboration d'une autre société. « Moins vite, moins haut, moins fort ! », telle pourrait être la devise de la décroissance.

Le courant de la décroissance se caractérise donc par une double radicalité : la remise en cause des moyens par lesquels l'amélioration des conditions de vie a été recherchée depuis au moins la première révolution industrielle, la redéfinition des fins de la vie individuelle et collective.

Le courant de la décroissance a pris naissance dans les années 1970 avec les analyses économiques de Nicholas Georgescu-Roegen et politiques d'André Gorz, montrant que l'économie doit décroître pour éviter la destruction des équilibres écologiques dont elle dépend, ce qui précipiterait nos sociétés dans le chaos.

La logique économique actuelle d'accumulation des richesses doit céder la place à une logique de reproduction de la biosphère dans laquelle les ressources naturelles ne sont plus considérées comme un simple moyen de production mais comme un bien commun à préserver. Cela implique de transformer les relations de pouvoir pour confier la gestion des communs aux collectifs qui en dépendent et de restructurer les modes de production : relocaliser, déconcentrer, démondialiser la production.

Ces évolutions vers des structures autosuffisantes sont également nécessaires pour permettre la réappropriation citoyenne des choix économiques. Que produire ? Combien ? Avec quelles ressources ? Quels procédés technologiques employer ? Autant de décisions que nous ne maîtrisons pas et dont nous sommes pourtant totalement dépendants, qu'il s'agisse par exemple aux réseaux de transports ou d'approvisionnement énergétiques. Elles doivent donc être démocratisées et soumises à la délibération collective pour faire primer la logique de l'utilité sociale sur celle du profit, plutôt que de les laisser à la discrétion de macrostructures privées ou publiques qui empêchent toute initiative d'ampleur contre le système croissantiste en place.

Pour échapper au productivisme qui place l'augmentation de la production au-dessus de tout autre objectif il faut mettre en place une économie plurielle qui accorde une large place à un tiers secteur qui échappe à l'économie de marché tout autant qu'à l'économie administrée, dans lequel la séparation entre producteur et consommateur s'efface pour permettre aux individus et aux collectifs de retrouver de l'autonomie et de s'administrer eux-mêmes.

Enfin, décroître, c'est aussi questionner le rapport au travail et au revenu, valeurs dont la centralité est remise en cause par la décroissance. L'effet négatif de la décroissance sur l'emploi pourrait être compensé par la relocalisation de l'économie, mais également par la transition énergétique et la reconversion écologique qui tendent à remplacer des machines par du travail humain, ainsi que par la réduction du temps de travail. Le partage des ressources consécutif à la protection des écosystèmes conduit à revoir les critères et les niveaux de rémunération dans un sens égalitaire avec des propositions comme la mise en place d'un revenu maximum à côté d'une « dotation inconditionnelle d'autonomie ».

Poser des limites au désir de consommation doit nécessairement accompagner la maîtrise de la production. Décroître sans « se serrer la ceinture » ne peut se faire que par une autolimitation de nos besoins. Serge Latouche un des principaux théoriciens de la décroissance promeut l'objectif d'une « abondance frugale » dans laquelle l'usage des biens permet d'atteindre un niveau raisonnable de satisfaction caractérisé par la suffisance. L'utilisateur satisfait par une simplicité volontaire s'oppose au consommateur frustré qui recherche la satisfaction maximale poussée par des désirs illimités. Quand les désirs sont infinis aucune croissance ne peut les satisfaire et la rareté est indépassable. Au contraire l'autolimitation des besoins en faisant diminuer la pression de la demande est de nature à réduire voire à abolir la rareté.

La suffisance est une notion éminemment subjective que les décroissants opposent à la surconsommation : « non pas vivre pour consommer mais consommer pour vivre ». Il s'agit de consommer mieux en consommant moins, en privilégiant les biens relationnels aux biens de consommation traditionnels. La décroissance est nécessaire non seulement pour respecter l'équilibre de la biosphère, mais aussi pour entrer dans une société conviviale et solidaire qui accroît le bien-vivre.

Se positionnant dans une perspective d'équité, les défenseurs de la décroissance prônent une réduction des inégalités, notamment écologiques. Dans cette optique, admettre un droit égal aux ressources naturelles tout en conservant une empreinte écologique « soutenable » pour la planète implique alors un fort rééquilibrage des niveaux matériels de consommation entre pays avancés et pays en développement ou émergents et à l'intérieur des pays entre riches et pauvres.

La maîtrise de la consommation commence par la nécessité de se changer soi-même, de rompre avec nos habitudes et nos schémas mentaux. Mais il faut aussi s'attaquer au système de valeurs propagé par la publicité, la mode, l'obsolescence programmée qui nous poussent au consumérisme. Le changement des comportements passe aussi par le développement de nouvelles pratiques : circuits courts, seconde main, recyclage, échange de biens et de services, mobilités douces, habitat partagé, écoquartiers...

Le donut est un beignet sucré de forme circulaire avec un trou au milieu popularisé par sa distribution dans les chaînes de restauration rapides américaines dans les années 1950. Pâtisserie plutôt roborative quel est son rapport avec la décroissance ? L'image du donut comme pouvant représenter un modèle de fonctionnement d'une économie inclusive et durable est due à Kate Raworth une économiste britannique ayant travaillé pendant 11 ans au sein de l'équipe de recherche d'Oxfam. Son livre *La Théorie du Donut* publié en 2018 sera un best-seller dans le monde anglophone.

Kate Raworth explique sa démarche en disant qu'elle est partie des objectifs à long terme que l'humanité devait atteindre plutôt que des raisonnements économiques habituels qui limitaient le champ des possibles. En représentant les objectifs écologiques planétaires sur un diagramme une représentation avec deux cercles concentriques lui est apparue pertinente : l'extérieur de l'anneau externe représente les limites planétaires à ne pas dépasser c'est-à-dire les différentes dégradations critiques de la planète, comme le changement climatique, la perte de biodiversité, le cycle de l'eau, l'acidification des océans, la pollution chimique, le cycle du phosphore, la couche d'ozone, la conversion des terres, la pollution de l'air.

À l'intérieur de l'anneau interne, le trou du donut représente les privations humaines critiques. L'autrice définit ainsi douze besoins de bases dont personne ne devrait manquer : alimentation, eau potable, accès à l'énergie, accès aux réseaux informationnels, santé, éducation logement, accès à un travail digne, équité sociale, égalité des genres, une voix politique, paix et justice pour assurer l'épanouissement de tous.

Il s'agit donc de rester entre les deux frontières tracées par ces deux cercles, dans le donut proprement dit, qui représentent l'espace dans lequel peuvent être satisfaits les besoins de tous, dans la limite des ressources planétaires. À travers la *Théorie du Donut*, entre plancher social et plafond environnemental Kate Raworth associe les enjeux d'intégrité environnementale et de justice sociale.

En quoi la décroissance diffère-t-elle de la récession ?

La décroissance est un projet de société. Elle implique une réduction de l'activité productive, résultant d'actions volontaires et coordonnées initiées par le pouvoir politique. Elle se distingue de la récession économique qui est une baisse subie et incontrôlée de la production durant au moins deux trimestres consécutifs (la France en a connu quatre depuis l'après-guerre 1979, 1993, 2009 et 2020) et de la dépression (années 1930) qui surviennent lors des périodes de crises économiques ou d'un évènement non désiré (guerre, pandémie du Covid).

Le substantif « décroissance » qui dans le langage courant pouvait s'appliquer à n'importe quelle quantité prend un sens nouveau à partir des années 1970. Il commence à être utilisé par certains auteurs critiques de la société capitaliste comme André Gorz pour revendiquer un nouveau type de changement social, au moment où il devient clair qu'un socialisme reposant encore et toujours sur la production de masse ne peut plus leur offrir un horizon de transformation sociale. En effet les deux systèmes butent sur les mêmes limites qui sont celles du productivisme : accumulation sans fin des forces productives, externalités négatives, destruction du cadre de vie.

Les partisans de la décroissance refusent de caractériser leur mouvement par le seul objectif d'inversion de la courbe de production comme le laisserait supposer le préfixe « dé » accolé à croissance. Devenu mot programmatique la décroissance doit son succès dans les années 2000 à son préfixe qui signifie bien plus : tout à la fois un refus de la croissance, la déconstruction de son idéologie et un mouvement de séparation à mener. « Mot-obus pour pulvériser la pensée économiste dominante » selon Paul Ariès, la décroissance ne se limite pas à la baisse de la production mais repose les questions de ce qui mérite d'être produit, pour qui et comment, c'est-à-dire de l'utilité sociale des biens.

Si l'objectif de la croissance du PIB ne doit plus constituer l'objectif prioritaire de la politique économique, une démarche de décroissance repose également sur de multiples initiatives pouvant créer d'autres formes de création de richesse que monétaire, fondées sur la solidarité et le lien social. Cela induit des changements radicaux en matière de pouvoir économique, d'orientation de la production, de hiérarchie sociale, de rapport au travail et à la consommation.

Décroissance et développement durable sont issus de la même matrice écologiste. L'écologie scientifique étudie le fonctionnement des écosystèmes, au carrefour de la biologie, de la chimie, de la physique, de la génétique, de la climatologie. Mais face à la montée des dégradations environnementales et à la nécessité d'agir l'écologie est devenue politique. Plusieurs courants de l'écologie politique se sont développés se démarquant à la fois sur les objectifs à atteindre et sur les moyens d'y parvenir.

Le concept de développement durable a été défini en 1987 dans le rapport « Notre avenir à tous » de la Commission mondiale sur l'environnement et le développement de l'Organisation des Nations unies, dit rapport Brundtland, comme « un développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs ». Il s'agit donc d'intégrer aux stratégies de croissance économique une dimension de soutenabilité environnementale de long terme en internalisant les effets externes négatifs de l'activité dans les coûts de production. Selon le courant du développement durable il est donc possible de trouver un modèle économique qui concilie la croissance économique et le respect des limites naturelles.

Ce courant de l'écologie politique a rencontré un succès spectaculaire auprès des décideurs politiques et économiques et fait émerger un quasi consensus international sur cet objectif, réaffirmé lors de chaque sommet de la Terre et de chaque COP, officialisé en 2015 par l'ONU et décliné en dix-sept domaines d'intervention dans son Agenda 2030. Le principe d'une « croissance soutenable » a permis une réappropriation de la cause environnementale par les tenants de la croissance économique.

Cependant pour les défenseurs de la décroissance tout cela n'est qu'un écran de fumée. Non seulement ces bonnes intentions ne sont pas suivies d'effets, mais le courant de la décroissance conteste le principe même du développement durable, car il n'y a pas selon eux de découplage possible entre croissance économique et empreinte écologique. En tant que stratégie reposant sur la poursuite de la croissance, le développement durable serait du « green washing » qui ne règle en rien les problèmes qui nous conduisent à un futur apocalyptique : raréfaction des ressources,

pollutions, perte de biodiversité, dérèglement climatique incontrôlable, montée du niveau de la mer, violences liées à ces dérèglements.

Pour les décroissants il faut en finir avec le développement durable qui conforte le primat de l'économie et de la technique dans la société, au lieu de réorienter la production vers la satisfaction des besoins réels. En favorisant de grands plans d'investissement dans la transition énergétique, il prolonge la fuite en avant dans la production de masse au service d'un capitalisme technologique repeint en vert. Il a transformé une critique radicale du capitalisme en courant « mainstream », autorisant la poursuite du modèle sans grand changement, ce dont ne pouvait se satisfaire le courant de la décroissance qui y voit une trahison de ses idéaux.